CHOSES QUE JE TE DIRAIS SI JE LE POUVAIS

Il m'a fallu du temps pour réellement et complètement comprendre tout ce que tu as pu ressentir.

C'est ça le truc avec les enfants, ils ne pensent pas comme des adultes, ils sont égoïstes, et ils n'ont pas les outils pour assimiler toutes les choses positives comme négatives ce qui se passent autour d'eux.

Aujourd'hui que je suis mère d'un petit garçon, je peux me mettre dans tes chaussures et, en partie, te comprendre.

Je dis bien en partie car même en étant moi-même adulte aujourd'hui, jamais je ne pourrais totalement ressentir tout ce que tu as dû endurer durant toutes ces années.

Tu n'as jamais eu de chance et j'étais une enfant détestable. Odieuse comme il en existe peu. J'étais comme la petit blonde de la série télé que tu aimais tant. Nellie Oleson. En pire.

Je sais que si tu étais encore là parmi nous tu me dirais que non, que j'étais plus Laura Ingalls que Nellie Oleson, que de toute manière je n'étais qu'une enfant, que je ne pouvais pas savoir, et que malgré mes crises et les insultes, j'étais gentille, mais j'ai conscience de ce que j'étais et de ce que je t'ai fait. Et crois moi, je m'en veux terriblement.

Mon petit gars tu l'aimerais beaucoup je pense. Il est sage, poli, et ne fait jamais rien de mauvais. Il doit tenir de son père, je ne sais pas.

J'essaye de l'élever du mieux que je peux, pour en faire une personne meilleure que moi, mais je te le dis comme je le pense, si il est pour le moment si parfait, ce n'est pas de mon fait.

J'espère juste qu'il restera comme ça le plus longtemps possible. J'ai un peu peur quand même je dois l'avouer, il n'a que cinq ans encore et j'imagine que moi aussi j'étais gentille quand j'avais cinq ans.

Nous étions seules toi et moi. Juste toutes les deux dans ce petit appartement. Abandonnées de tous. Je ne sais pas comment tu as fait. Peut être étais tu habituée à te débrouiller toute seule, à te battre contre le monde, mais je crois surtout que ça me montre à quel point tu étais une femme forte. Tu as vécu tellement de choses négatives dans ta vie. Ma vie à côté c'est la vie d'une princesse. Très franchement je ne sais pas si je mérite ce que j'ai.

J'ai une grande maison tu sais, et un mari qui m'aime, que je considère comme mon meilleur ami, et qui a un super travail. Financièrement nous ne sommes clairement pas à plaindre. Et même si ça fait presque dix ans que nous sommes ensemble, je crois que nous nous aimons encore comme au premier jour. On parle de plus en plus d'avoir un autre enfant d'ailleurs, pour nous et pour offrir un compagnon de jeu à notre fils. Il parait que certain couple font des enfants pour de mauvaises raisons mais ce n'est pas notre cas, nous, nous nous aimons sincèrement. D'un amour que j'aurai aimé que tu partages avec quelqu'un.

Tu n'as pas eu ma chance et ça me ronge, j'y pense de plus en plus.

Moi non plus d'une certaine manière je n'ai pas eu de chance puisque je n'ai jamais rencontré mon géniteur, puisque je n'ai jamais eu de père, mais aujourd'hui je sais que ce manque, ce sentiment d'abandon, ce n'était pas qu'à moi, ce n'était pas ma propriété personnelle. Ce sentiment t'appartenait en fait plus qu'à quiconque. Et j'aurai dû le voir et le comprendre, même à l'époque.

J'avais honte de toi.

Quand on sortait dans la rue, je marchais plusieurs mètres devant toi. Et quand tu m'adressais la parole en public, j'étais arrogante et je te traitais comme du poisson pourri.

Je ne voulais pas que tu m'amènes à l'école. Je ne voulais pas te voir près de mon collège.

Je te cachais à mes amies.

Je prétendais que tu n'existais pas.

Tout le monde te connaissait dans le quartier. Tout le monde savait que j'étais ta fille, que tu étais ma mère, mais sortie de la maison, je n'étais plus ton enfant. J'étais une étrangère et tu n'étais plus rien.

Je t'aimais mais je ne pouvais pas t'aimer. Je ne sais pas si c'est clair.

J'avais trop peur de ce que les autres auraient pensé de moi si je montrais de l'amour pour toi.

Ils se moquaient de toi et je me moquais de toi.

Quand tu passais devant nous en trainant derrière toi ton petit caddie, faisant mine de ne pas me voir pour éviter le soir une scène à la maison, tu entendais les rires et les moqueries. Tu entendais mes rires et mes moqueries.

Et quand je rentrais enfin à la maison, tu faisais comme si de rien n'était. Tu me servais mon diner et tu me traitais avec respect et amour.

Il est normal pour un enfant de repousser ses parents, surtout quand il arrive à l'adolescence, d'avoir un peu honte d'eux, mais mon comportement était abject.

Je t'imagine marcher dans cette rue avec ce petit caddie derrière toi. Me voir au loin. Baisser la tête et les yeux en passant devant moi. M'entendre rire de toi avec les autres.

Je t'imagine devant quitter la maison pour aller travailler ou faire des courses. La force que tu devais trouver à chaque fois pour oser aller braver le monde, les regards et les moqueries des autres.

Tu es la femme la plus courageuse que j'ai vu de ma vie. La plus forte.

Quand mon fils est né et qu'ils me l'ont mis dans les bras pour la première fois, j'ai pensé à toi. À toi et ce que tu avais dû ressentir le jour de ma naissance, tenant ce petit humain sorti de toi que tu aimerais toute ta vie, quoi qu'il arrive. J'ai pleuré en tenant mon bébé. Non pas parce que j'étais heureuse d'être maman, mais car j'avais honte de t'avoir trahi. D'avoir trahi ton amour.

Je t'imagine me regarder là, avec compassion et amour, comme tu le faisais tout le temps, même après mes insultes et mes menaces. Et si tu étais encore avec moi tu me dirais que ce n'est pas grave, que tu ne m'en veux pas, mais c'est dur. C'est horriblement dur. J'ai tourné le dos au seul véritable amour qui existe sur cette Terre. À l'amour d'une mère pour son enfant. Te méprend pas, j'aime mon époux, beaucoup même, mais l'amour que j'ai pour lui n'est rien comparé à celui que j'ai pour mon fils.

J'ai été chez le médecin la semaine dernière. Sous mon aisselle gauche il y avait une sorte de bouton marron tout lisse et tout dur. Le même type de bouton oui. Je lui ai parlé de ta maladie et il m'a fait passer des tests. J'attends la réponse en étant anxieuse. Non, terrifiée.

J'ai peut-être ce que tu avais. Cette horrible maladie de peau qui t'a bouffé la vie et fait de ton existence un véritable enfer. Il n'y avait pas femme plus douce et aimante que toi, mais tu étais différente. Trop différente pour le monde dans lequel on vit.

Et il est possible que je sois bientôt moi aussi différente. Je ne sais pas comment ta maladie est apparue, je t'ai toujours connu recouverte de boutons, le dos vouté, les douleurs récurentes un peu partout dans ton corps. Peut-être que je me fais des films pour rien, que mon bouton n'a rien à voir avec ceux que tu avais, ou que se soit juste un bouton qui a poussé là par hasard mais qu'une fois retiré ou traité, pouf terminé. Honnêtement je ne sais pas. Mais j'ai tellement peur. Même si je t'admire pour ta force de caractère et ton courage, je ne veux pas être comme toi, je ne veux pas que mon garçon me repousse comme je t'ai repoussé, je ne veux pas être seule.

Les résultats sont arrivés. Je dois aller voir le médecin. Mon époux ne sait pas pour tout ça, je ne lui en ai jamais parlé. Je ne lui ai même jamais réellement parlé de toi. À chaque fois qu'il me demandait pour mes parents je restais vague avec lui. Alors il a cessé de poser des questions. Que voulais tu que je lui dise ? Que je suis l'enfant d'un viol et que tu étais handicapé ? Oui, même à l'âge adulte j'avais honte. Honte de moi, et honte de toi. Mais ça va changer. Que les résultats soient positifs ou négatifs pour moi, je lui raconterai tout. En détails. Ainsi il saura que je ne suis pas celle que je prétendais être depuis ces presques dix années passées ensemble. Il saura le monstre que j'étais.

Maman. Oh maman. Je reviens du docteur. Qu'est-ce que je vais devenir ?